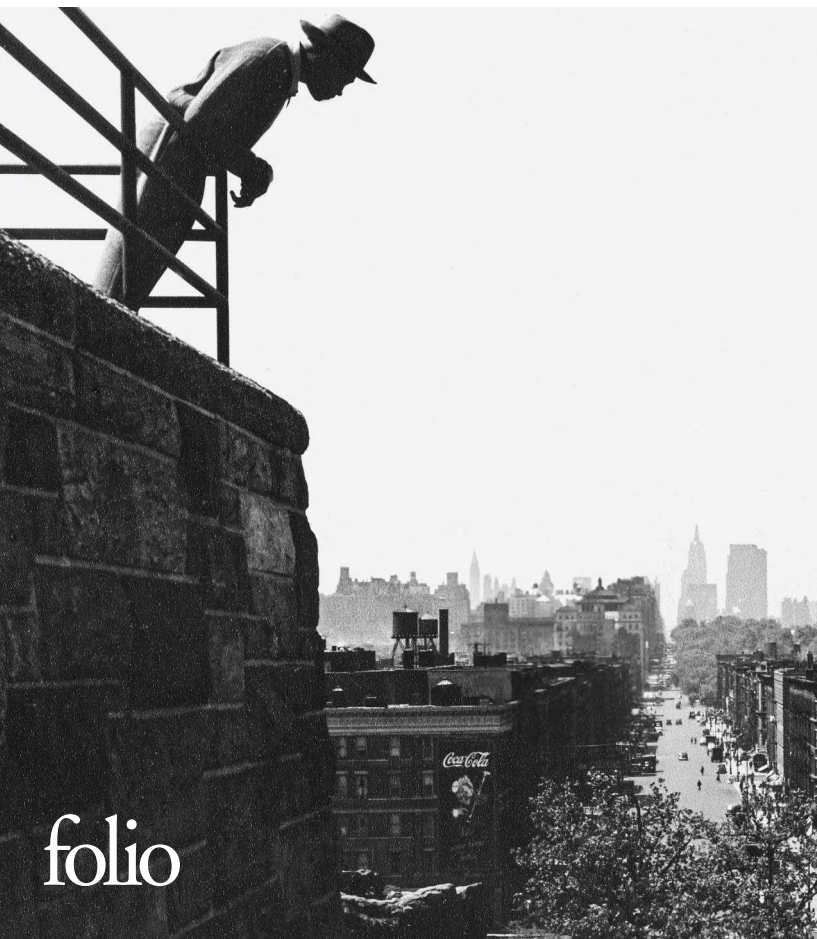


James Baldwin

L'homme qui meurt



folio

COLLECTION FOLIO

James Baldwin

L'homme qui meurt

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Autret*

Gallimard

Titre original :
TELL ME HOW LONG
THE TRAIN'S BEEN GONE

© 1968 by James Baldwin. Copyright renewed.
*All rights reserved including
the right of reproduction in whole or part in any form.
This edition published by arrangement
with the James Baldwin Estate.*
© Éditions Gallimard, 1970, pour la traduction française.

*Couverture : Fred Stein, Mount Morris Park à Harlem,
New York, 1945 © Adagp, Paris, 2019.
Photo © Fred Stein Archive / Adoc-photos (détail).*

James Baldwin est né en 1924 dans le quartier de Harlem à New York. Poussé par la misère, il quitte Harlem dans les années quarante et travaille comme ouvrier, puis plongeur et aide de cuisine.

En 1948, il décide de s'installer à Paris où il retrouve d'autres Américains expatriés. Ayant achevé son premier roman, *La conversion*, il repart à New York en 1952 pour essayer de se faire publier. Il écrit une pièce de théâtre, *Le coin des « Amen »*, qui ne sera jouée que dix ans plus tard. Peu à peu, il se révèle comme le porte-parole du mouvement intégrationniste. Il revient à Paris, puis s'installe à Saint-Paul-de-Vence où il meurt le 30 novembre 1987.

Ses romans (*La chambre de Giovanni* ; *Un autre pays* ; *L'homme qui meurt*), ses nouvelles (*Face à l'homme blanc*) et ses essais (*Personne ne sait mon nom* ; *La prochaine fois, le feu* ; *Nous, les Nègres* ; *Le racisme en question*) l'ont fait connaître et il est considéré comme l'un des plus grands écrivains américains de sa génération.

À
David Leeming
et
David Baldwin
et
Engin Cezzar

LIVRE I

LE NÈGRE DE LA MAISON

Dans la prison de ses jours,
Apprends à l'homme libre comment
louer le Seigneur.

W. H. AUDEN.

Cette crise cardiaque fut étrange... la peur est une chose étrange. Je savais bien que j'avais trop travaillé. J'avais déjà été prévenu. Mais j'ai toujours trop travaillé. Je sortis de scène à la fin du deuxième acte. J'étais brûlant et j'avais du mal à reprendre mon souffle. Mais je savais que j'étais fatigué. J'allai à ma loge, me versai à boire et m'allongeai confortablement, les pieds relevés. Je me sentis mieux. Je savais que j'avais à peu près vingt-cinq minutes devant moi avant de retourner en scène. Une violente envie de vomir me saisit et j'allai dans la salle de bains, mais rien n'arriva. Alors je commençai à avoir un peu peur, oui peur, de m'asseoir ou de me rallonger ; je remplis de nouveau mon verre et sortis de ma loge pour aller me poster dans les coulisses. J'avais commencé à transpirer et j'étais glacé. La nausée revint ; j'avais l'impression que mon ventre allait se soulever jusqu'au sommet de mon crâne. Le régisseur me regarda juste au moment où j'entendis la réplique précédant mon entrée en scène. J'arrivai sur le plateau avec son visage en moi. Il m'avait paru livide, horrifié, désincarné dans la lumière blafarde qui éclairait l'arrière de la scène. Je me demandai ce qui avait pu l'effrayer puis me rendis compte que j'éprouvais des difficultés à trouver ma place sur le

plateau et à entendre les répliques. Barbara dit son texte. Je le connaissais ce texte, je savais ce qu'elle disait, mais je ne savais pas quel rapport établir entre ces phrases, et il s'écoula une éternité avant que je pusse donner la réplique. Puis je me mis à avoir peur, et alors, naturellement, le cauchemar fut créé et organisé, et je compris que j'étais au milieu d'un cauchemar. Je me déplaçai sur ce plateau, je ne sais comment, traînant mon texte, le hissant des profondeurs cryptiques de ma mémoire, priant pour que mes gestes fussent corrects — car j'avais perdu le sens de la distance, la perception des profondeurs — et je sentis que je m'enfonçais de plus en plus dans un vide glacé. « Veux-tu que nous fassions baisser le rideau ? chuchota Barbara. — Non ! » criai-je ou chuchotai-je en réponse. À un certain moment de cette scène, je devais rire, et quand je ris, je me mis à tousser. J'avais peur que cette toux ne s'arrête jamais ; un liquide au goût affreux montait, que je dus avaler, et puis soudain ce fut fini, tout redevint aussi clair, aussi calme, aussi lumineux que le jour. Je donnai encore quelques répliques et je me dis : *Bon Dieu, c'est fini. Je vais bien maintenant*, et c'est alors que quelque chose me frappa à la poitrine, me traversa la poitrine jusqu'à la colonne vertébrale et me jeta presque à terre. Je ne pouvais plus reprendre mon souffle pour dire mon texte. Ils escamotèrent le passage. Je savais que nous approchions de la fin de l'acte. Je priai, demandant de tenir jusqu'à la fin. Je fis encore quelques gestes, je donnai encore quelques phrases. J'entendis l'avant-dernière réplique, celle de Barbara : « Ainsi, vous êtes rentré ? Vous allez rester ? » et je répondis : « Je le pense, chère madame, mais je ne veux pas vous chagriner — j'espère ne pas être rentré pour mourir. » Cette réplique, dite à ce moment précis, me parut terriblement drôle. Le rideau tomba. J'entendis le fracas

des applaudissements, semblable aux rugissements d'une cataracte, très loin de moi, et pour la première fois je perçus le bruit de mon propre souffle : il était plus sonore que la cataracte. Je fis un pas et tombai à genoux ; j'étais à terre, on m'emporta... Et je fus dans ma loge. J'essayais de parler, mais je ne pouvais pas parler. Ce fut le visage de Barbara, au-dessus de moi, qui me dit à quel point j'étais malade. Ses cheveux bruns tombaient sur son visage, le cachant à demi, et ses yeux couleur d'orage me regardaient fixement : ils voulaient communiquer quelque chose qu'il fallait que je sache, mais que je ne savais pas. « Ne bouge pas, disait-elle. Ne bouge pas. Ne parle pas. »

Mais je voulais lui demander de me pardonner tant d'erreurs et tant de frayeurs. Elle me prit la main. « Ne bouge pas, dit-elle, ne bouge pas, ne parle pas. » Et cette main me soutint la mienne. Tout mon poids, le poids que mesurent les balances et le poids qu'aucune balance ne peut mesurer, semblait tirer vers le bas, pour résister à cette main. J'étais suspendu au milieu d'un air hostile, prêt à effectuer la chute mortelle, avec uniquement la frêle main blanche d'une frêle femme blanche pour me retenir. C'était du plus haut comique. J'eus envie de rire. Peut-être ai-je ri, en effet, je ne sais pas : j'avais tellement mal. Le visage de Barbara ne bougea pas, son étreinte ne se relâcha à aucun moment. Mes yeux ne quittèrent pas son visage qui semblait maintenant suspendu au milieu de la lumière qui emplissait ma loge et tombait sur moi, venue de partout. Derrière son visage, il y avait d'autres visages, d'autres formes, d'autres sons, d'autres mouvements, mais ils n'avaient rien à voir avec moi. Je vis le visage de Pete, mon habilleur, un visage bistre, vaguement oriental qui me fixait du même air concentré que je lui avais vu montrer quand un éclairage était changé ou un jeu de scène modifié. C'était un regard qui

demandait : *S'ils se mettent à résoudre le problème de cette façon, combien d'autres problèmes vont-ils faire naître ?* J'aime beaucoup Pete, c'est un très chic type, nous travaillons ensemble depuis des années, et je voulus lui dire de ne pas se tourmenter. Mais son visage paraissait très comique. Assez curieusement — mais peut-être n'est-ce pas bizarre du tout, je ne sais pas — je n'avais pas peur ; ou peut-être ne savais-je pas, tout simplement, que j'avais peur. Je me dis : *Mon Dieu, ce n'est pas ainsi que se joue une scène de mort, le public ne réussirait jamais à me voir.* Puis je décidai que cette scène de mort ne se jouait pas au théâtre mais au cinéma, et je fis comme s'il y avait une caméra au plafond, juste au-dessus de ma tête : un gros plan énorme, avec les projecteurs et, pour finir, la musique, pour mettre en valeur mes dernières et ineffables paroles. Mais je ne trouvai rien à dire, bien que je fusse tourné vers Barbara, la bouche grande ouverte. La pression de sa main s'accrut très légèrement. Je sentis que des larmes roulaient hors de mes yeux, m'entraient dans les oreilles et me coulaient le long du cou. J'entendis de nouveau le bruit de ma respiration, un bruit sonore et éraillé, comme si chaque tentative soulevait une tempête de sable. Il y eut un mouvement loin de moi, un mouvement tout autour de moi, tous les visages, sauf celui de Barbara, disparurent, et une tête inconnue, complètement isolée dans la lumière, se tint immobile au-dessus de moi. C'était un visage large avec des cheveux bruns et des yeux bleus, un gros nez agressif et des lèvres charnues. Je sus immédiatement que c'était le docteur. Il me rappelait — ou plutôt son nez me rappelait — un coiffeur de Harlem qui m'avait parfois coupé les cheveux quand j'étais petit ; ce coiffeur avait les plus grosses mains, les plus gros doigts que j'eusse jamais vus. L'un de ses doigts, ou chacun d'eux, me paraissait plus gros

que mon pénis. Je commençais seulement alors à être terrifié par cet impérieux morceau de chair qui n'était qu'aux débuts de sa longue carrière de maître chanteur.

Le docteur dit que j'étais intransportable ; il leur demanda de me poser les pieds sur des oreillers ; il voulut faire évacuer la pièce. Tout cela, je l'entendis, ou plutôt je le devinai, dans le lointain. Tout le monde sortit, sauf Barbara. Elle resta juste derrière le docteur. Elle avait lâché ma main, et maintenant le docteur prenait cette main, desserrait ma ceinture et me regardait, comme pour me dire : *C'est assez grave, mais ne vous tourmentez pas.* Je ne pouvais pas parler, mais le cabotin qui est en moi voulait prouver que je n'étais pas une poule mouillée, que je n'avais pas peur, et alors je souris. Je le regardai préparer l'aiguille, puis je cherchai le visage de Barbara. Elle était debout, droite et immobile, loin de moi, je vis qu'elle n'avait pas enlevé son maquillage ni ôté son costume de scène ; je voulus lui en faire la remontrance. Mon œil retourna vers l'aiguille. Je savais qu'il était inutile de demander ce qu'il y avait dans la seringue. Je pensai à Harlem et à toutes les aiguilles que j'y avais vues. « Fermez le poing », dit le docteur, comme l'on dirait : *Allons, mon vieux, soyez un homme.* Je pensai à tous les garçons que j'avais vus fermer le poing. Je fermai le poing. Il me nettoya le bras et plongea l'aiguille dedans. L'aiguille resta dans mon bras un long moment. Brusquement, il la ressortit, mit du coton sur la veine et me maintint de force le poignet sur ma poitrine. « Là, dit-il. Maintenant, ne bougez pas. » Il dit à Barbara : « Il ne faut pas qu'il bouge avant au moins une demi-heure. Après nous verrons. » Il avait un accent étranger. « Je vais téléphoner à mon hôpital. Pouvez-vous rester avec lui ? » Barbara acquiesça d'un signe de tête. « Souvenez-vous, dit le docteur, ne le laissez pas

bouger. Il ne faut pas qu'il bouge. » Barbara hocha de nouveau la tête. Elle s'assit et prit ma main, la maintenant contre ma poitrine. Le docteur sortit.

Maintenant, pour la première fois, je commençais à sentir mon cœur, le cœur lui-même ; et avec cette sensation me vint une terreur consciente. Je m'aperçus que je ne savais rien, absolument rien, de la manière dont nous sommes agencés, et je me rendis compte que cette chose, dont j'ignorais tout, était peut-être en train de me tuer. Mon cœur — si c'était de mon cœur qu'il s'agissait — semblait se soulever et s'abaisser en moi ; il ressemblait à un nageur trahi par un élément qui, sous l'effet d'une marée incontrôlable, l'emportait au loin et le tirait irrésistiblement vers le bas. Et pourtant, il se débattait pour essayer de monter, une fois encore. Mais la mer est plus forte que le nageur. Combien de fois encore pourrais-je l'entendre faire des efforts pour remonter — ces efforts qui soulevaient de tels grondements dans ma poitrine ? Et combien de fois encore pourrait-il tomber loin de moi, loin au-dessous de moi, me faisant respirer avec plus de mal que jamais, m'obligeant à le supplier, en proie à une horrible panique, pour qu'il se remette à battre ? Le bruit de ma respiration était la seule chose audible. Ma propre panique, à la fois étouffante comme un manteau et lointaine comme le vent, me fit voir à quel point Barbara avait peur et de quel courage elle faisait preuve. Je n'aurais pas voulu changer de place avec elle. Nous nous connaissions depuis tant d'années ; ensemble nous avons travaillé, ensemble nous avons crevé de faim, et nous nous étions aimés, et nous nous étions supportés, et nous avons fait l'amour. Et pourtant la plus terrifiante consommation de notre amour, c'était maintenant qu'elle s'opérait, alors que Barbara, patiemment, possédée par l'amour et par la terreur, me tenait la main.

Je me demandai à quoi elle pensait. Mais je crois qu'elle ne pensait à rien, absolument à rien. Elle était concentrée. Elle était décidée à m'empêcher de mourir.

— Barbara...

— Tais-toi, Leo. On aura le temps de parler plus tard. Pour le moment, n'essaie pas de parler.

— J'ai quelque chose à dire.

— Plus tard, mon chéri, plus tard.

Je sombrai de nouveau. Mon cœur et moi, nous nous enfonçâmes. Je sentais sur moi la main de Barbara. J'avais conscience que je respirais ; je ne pouvais plus le voir, mais je sentais que son visage était là.

— Barbara, Barbara chérie.

— Leo, mon amour, ne bouge pas, je t'en prie.

Elle a raison, me dis-je. Il n'y a rien d'autre à dire. La seule chose à faire, maintenant, c'est de tenir bon. C'est pour cela qu'elle avait pris ma main. Je reconnus en cela l'amour, je le reconnus avec le plus grand calme et, pour la première fois, sans frayeur. Ma vie, ce labyrinthe d'une traîtrise désespérée, sembla un moment s'ouvrir derrière moi ; une lumière parut tomber, là où il n'y avait pas eu de lumière auparavant. Je commençai à me voir dans les autres. Je commençai, l'espace d'un moment, à voir ce que Christopher avait dû éprouver parfois. Chacun souhaite être aimé, mais quand l'amour est là, personne, ou presque, ne peut supporter l'amour. Tout le monde désire l'amour, mais on ne parvient jamais à croire qu'on le mérite. Aussi graves que soient les catastrophes personnelles auxquelles l'amour peut mener, l'amour vrai est impersonnel — d'une impersonnalité frappante et mystérieuse ; c'est une réalité qui n'est altérée par rien de ce que l'on peut faire. C'est pourquoi on se démène tant. On tourne la clé dans la serrure, dans tous les sens, en espérant se

retrouver enfermé dehors. Une fois bloqué à l'extérieur, l'être ne sera plus jamais obligé de rencontrer, dans les yeux de l'étranger qui l'aime, l'impénétrable vérité concernant l'étranger, l'être lui-même, qui est aimé. Et pourtant, on préférerait, tout compte fait, ne pas être enfermé au-dehors. On préférerait, simplement, que la clé ouvrît une porte moins insolite, moins inusitée.

La porte menant à ma maturité. Ces mots flottaient, remontant au sommet de ma conscience. La lumière retombait sur cette existence qui avait été la mienne, révélait un homme effrayé, un garçon empli d'épouvante. Ce n'est pas sur moi que la lumière tombait, sur moi, là où je gisais maintenant. J'étais plongé dans l'ombre, mon visage demeurait invisible. Dans cette obscurité, j'assistais à une scène tirée d'un autre cauchemar, un cauchemar que j'avais eu étant enfant. Dans ce cauchemar, il y a un livre — un livre grand et lourd avec une couverture illustrée. Sur cette couverture une ruelle sombre et malpropre, rien que poubelles et chats agonisants, et des fenêtres semblables à des orbites vides. Le faisceau d'une torche balaie la ruelle, vers l'extrémité de laquelle je cours, agrippant quelque chose. Le titre du livre, dans mon cauchemar, c'est : *Nous Ne Devons Pas Le Trouver, Car Il Est Perdu.*

Quand Caleb, mon frère aîné, me fut enlevé pour aller en prison, je regardai, du haut de l'escalier de secours de notre immeuble de East Harlem, les murs d'une vieille et massive bâtisse qui se dressait au loin, sur une colline ; des vignes vierges recouvraient ses murs, et ses fenêtres étincelaient au soleil comme des signaux. Oui, je regardai cette bâtisse, avec l'attention désespérée d'un enfant, attendant que mon frère sorte de là. Je ne savais pas comment me rendre à cette bâtisse. Si je l'avais su, j'aurais dormi à l'ombre de ces murs, et je n'aurais parlé à personne

de ma vigilance ni de ma certitude que mon frère était emprisonné dans cette maison. Je regardai cette bâtisse pendant de nombreuses années. Parfois, quand le soleil se reflétait sur les fenêtres, j'étais certain que mon frère m'envoyait des signaux, et j'agitais mes bras en réponse. Quand nous partîmes de cet immeuble-là (pour nous installer dans un autre), je criai et je pleurai, car j'étais certain que maintenant mon frère ne pourrait plus me trouver. Hélas ! ce n'était pas là qu'il était. Cette bâtisse s'avéra être le City College ; mon frère était dans une ferme-prison du Sud, il travaillait dans les champs.

Je sentis qu'on me lâchait la main. Le docteur était revenu. Il tapota, poussa, sonda ; un morceau de chair aux formes compliquées. Il fit briller une torche dans mes yeux, dans ma gorge, dans mes narines. J'espérai qu'elles étaient propres. Je me rappelai l'insistance de ma mère pour que je porte toujours des sous-vêtements impeccables parce que je risquais de me faire renverser par une voiture en allant à l'école ou en en revenant, et ma famille et moi-même serions déshonorés, jusqu'à la tombe et au-delà, à n'en point douter, si mes sous-vêtements étaient sales. Et je me mis à m'inquiéter pour de bon quand le docteur se mit à flairer et à sonder, sur l'état de propreté de mon caleçon. Cela me donna envie de rire, mais je ne pouvais pas respirer.

Je dus perdre connaissance pendant un moment. Quand la lumière revint, le docteur avait une main sous mon dos ; il me soutenait ; à mes lèvres, il avait porté un petit verre d'alcool.

— Buvez cela, dit-il. Doucement.

Il me tenait le verre. J'essayai de boire. Deux hommes vêtus de blanc étaient dans la pièce. Ils ressemblaient à des bourreaux ; plus loin, il y avait Pete et, à côté de Pete, Barbara. Les hommes en blanc

m'effrayaient terriblement. Le docteur s'en rendit compte.

— Doucement, répéta-t-il. Doucement. — Puis il ajouta : — Nous vous emmenons à l'hôpital où vous pourrez vous reposer. Vous avez grand besoin de repos.

Pris de panique, je parcourus du regard cette loge de théâtre qui était mon seul logis. J'étais encore en costume de scène, mes vêtements de ville étaient accrochés au mur. Je n'avais pas pris ma douche, je n'avais pas enlevé mon maquillage, je n'avais pas repris mon vrai visage. Celui que je portais me démangeait et me brûlait, je voulais m'en débarrasser. Mes cheveux étaient encore pleins de la crème que j'y mettais pour les rendre gris. J'avais envie de pleurer et je cherchai du regard Pete et Barbara, mais ils étaient muets. Quelle ruine, quelle relique, ces hommes en blanc étaient-ils en train de jeter à bas de son socle et comment Pete et Barbara pouvaient-ils supporter de me voir démolir avec une telle cruauté ? Je regardai les lumières, au-dessus du long miroir, les tubes, les pots, les bâtonnets, le Kleenex, les verres vides, la bouteille de whisky, le cendrier, le paquet de cigarettes à demi vide. Personne ne me reconnaîtrait, là où j'allais. Je serais perdu. « Oh ! Pete ! » murmurai-je dans un gémissement, et je ne pus empêcher les larmes de tomber. « Je t'en prie, lave-moi la figure. »

Sans un mot, Pete alla à la longue table de toilette ; il y prit le Kleenex et de la crème froide et revint jusqu'à moi. Il me couvrit le visage avec de la crème, il effaça avec soin les rides et les reliefs tourmentés que j'avais eu tant de mal à peindre trois ou quatre heures plus tôt.

— Ne bouge plus maintenant, dit-il.

Il jeta le Kleenex dans la corbeille à papier, il remit avec précaution la boîte de Kleenex et le pot

de crème froide sur la longue table et entra dans la salle de bains, d'où il ressortit avec un gant mouillé et une serviette. Il passa le gant de toilette mouillé puis la serviette sèche sur mon visage et dans mes cheveux. Puis il dit :

— Je ne peux rien faire de mieux pour le moment, mon vieux.

Il me prit les deux mains et me regarda droit dans les yeux.

— Tu es prêt, maintenant ?

— Oui, dis-je. Merci.

Il sourit.

— Quand tu voudras, je serai fier de te laver la figure à chaque fois que tu le désireras. — Il me tint l'épaule un moment. — Pas de panique. Ça ira très bien. Mais il va falloir te sortir de là-dedans pour qu'on puisse fermer le théâtre.

Il se leva. Les deux hommes en blanc disposèrent la civière près du lit. Pete, sans doute pour rester à un endroit où je pourrais le voir, me prit les jambes, et le docteur par le haut du corps, et ils me posèrent sur le brancard. Je fus recouvert d'une couverture. La douleur dans ma poitrine s'accrut. Je faillis crier. Nous commençâmes à bouger. Sans cesse, je m'enfonçais et je remontais, je perdais connaissance et je revenais à moi. Je perçus le contact de l'air froid. Pendant un moment, je vis les étoiles. Puis je me sentis hissé dans un endroit noir. Puis je ne vis rien d'autre que le visage de Barbara et celui du docteur. J'entendis les sirènes, je sentis qu'on allumait les phares et que les roues se mettaient à tourner au-dessous de moi ; je me rendis compte qu'on descendait une rue abrupte à une vitesse dangereuse, je sentis que l'ambulance freinait, négociait un virage. Barbara me prit la main et ne la lâcha plus — et je sus que si nous foncions ainsi dans les rues de San Francisco, c'était parce que personne ne pouvait

avoir la certitude que la vie de Leo Proudhammer, l'acteur, risquait de n'être même pas mesurée maintenant par l'aiguille des secondes d'une horloge.

Et une chose étrange se produisit, au tréfonds de mon être. Je pensai à l'Afrique. Je me rappelai que, pour les Africains, la mort était un retour vers les ancêtres, une réunion avec les êtres aimés. Ils s'étaient précipités à la mer du haut des bateaux d'esclaves, heureux de se retrouver dans l'eau qui les enveloppait, heureux même de succomber sous les dents des requins, parce que ainsi le voyage du retour était infiniment rapide ! Et je pensai à un très grand, un très bel homme que j'avais connu et aimé, un Noir, abattu d'un coup de feu presque sous les yeux de sa femme et de ses enfants dans les rues d'une ville misérable du Sud profond. Il y a mort et mort ; il y a des morts qu'il est impossible et même ignoble de pardonner au monde ; il y a des morts qu'on ne peut jamais admettre. Mais à ce moment précis, l'espace d'un instant, j'acceptai la mort, car je me dis : *Bon, je vais le voir. Et nous allons bien rigoler, de tout et de rien, et nous allons nous enivrer, comme nous l'avions prévu.* Et cette pensée m'emplit d'un bonheur fantastique, inexprimable. Je vis le visage de mon ami, et je perçus son sourire, et j'entendis sa voix. Puis je me dis : *Mais je ne verrai pas Caleb*, et toute ma douleur revint ; j'eus l'impression d'avoir sur ma poitrine le poids de plusieurs pyramides, et le bruit de ma respiration retentit et rugit dans l'étroit véhicule.

Caleb avait dix-sept ans quand j'en avais dix. C'est cette année-là qu'il alla en prison. Nous étions bons amis. En fait, il fut mon meilleur et, pendant très longtemps, mon seul ami.

Je n'ai pas l'intention de dire qu'il a toujours été gentil pour moi. Je l'agaçais énormément, et il ne lui plaisait pas du tout de devoir m'emmener partout

avec lui et d'endosser la responsabilité de ce qui m'arrivait alors qu'il y avait tant d'autres choses qu'il désirait faire.

C'est pourquoi il avait souvent la main levée contre ma joue, et mes larmes lui valurent d'être puni bien des fois. Mais je savais que, d'une certaine manière, au fond, quand il était puni pour mes larmes, il n'était pas puni pour ce qu'il m'avait fait. Il était puni parce que c'était là notre manière de vivre. Et son châtement, curieusement, contribuait à nous unir davantage.

Plus curieusement encore, et bien que sa grande main me fît tourner la tête et fît tomber devant mes yeux un rideau couleur de flammes, je compris que ce n'était pas moi qu'il frappait. Sa main bondissait parce qu'il ne pouvait pas la retenir, et je recevais le coup parce que j'étais là. Et il arrivait parfois, avant même que j'aie pu réunir assez de souffle pour hurler, que la main qui m'avait frappé me prenait et me retenait, et il était difficile de savoir lequel de nous deux pleurait.

Et il frappait, et il frappait encore et encore ; la main me demandait de lui pardonner. Je percevais son désarroi à travers la membrane de mon propre désarroi. Je sentais aussi qu'il essayait de m'apprendre quelque chose. Et je n'avais, Dieu le sait, pas d'autres professeurs.

Car notre père — comment décrirai-je notre père ? — était un paysan barbadien ruiné et exilé dans un Harlem qu'il exécrait, où il ne voyait jamais le soleil ni le ciel de ses souvenirs, où la vie n'existait nulle part, ni au-dedans ni au-dehors, et où il n'y avait aucune joie. Par là, j'entends aucune joie dont il se souvînt.

En eût-il été autrement, eût-il été capable d'emporter avec lui la moindre parcelle de cette joie qu'il avait connue dans cette île lointaine, alors l'air de

la mer et l'envie de danser auraient parfois transfiguré nos effroyables galetas. Notre vie aurait été très différente. Mais non, il n'avait emmené avec lui, de la Barbade, que du rhum noir et une fierté plus noire encore, et des incantations magiques qui ne guérissaient et ne sauvaient jamais. Il ne comprenait pas les gens au milieu desquels il se trouvait ; à ses yeux, ils n'avaient aucune cohérence, aucune stature, aucune fierté. Il venait d'une race qui avait été florissante à l'aube même du monde, une race plus grande et plus noble que Rome ou la Judée, plus puissante que l'Égypte — il venait d'une race de rois, des rois qu'on n'avait jamais pris au combat, des rois qui n'avaient jamais été esclaves. Il nous parlait de tribus et d'empires, de batailles et de victoires, de monarques dont nous n'avions jamais entendu les noms — on n'en parlait pas dans nos livres de classe — et nous investissait d'une gloire dans laquelle nous nous sentions plus à l'étroit que dans nos chaussures achetées d'occasion. Dans la chambre étouffante de ses prétentions et de ses espoirs, nous titubions misérablement, sur la pointe des pieds, comme on marcherait sur des rubis, nous égratignant les jambes sur des cassettes dorées, abattant avec un cri puéril la splendide tapisserie écarlate sur laquelle, en or et en pourpre, figuraient notre destinée et notre héritage. Il aurait pu difficilement en être autrement car la plus grande part de l'attention des enfants doit se concentrer sur la manière dont on s'adapte, dans un monde qui, à chaque heure qui passe, se révèle impitoyable. Si notre père était de sang royal, et si nous étions des enfants royaux, notre père était certainement la seule personne au monde qui le sût. Le propriétaire, lui, n'en savait rien, et nous remarquâmes qu'à lui notre père ne parlait jamais de notre sang royal. Jamais. Quand nous étions en retard pour le loyer, ce qui arrivait

souvent, le propriétaire menaçait, dans des termes dont aucun roturier n'avait jamais usé envers un roi, de nous jeter à la rue. Il se plaignait que notre indolence, qu'il considérait comme un attribut de notre race, l'eût obligé, lui, un vieillard au cœur malade, à monter toutes ces marches pour nous supplier de lui donner l'argent que nous lui devions. Et c'était la dernière fois. La prochaine fois, nous nous retrouverions le derrière sur le trottoir.

Notre père était plus jeune que Mr Rabinowitz, plus mince, plus fort et plus grand. D'un seul coup de poing, asséné dans ces énormes tripes, il aurait expédié un Mr Rabinowitz cramoisé à genoux sur le sol, il l'aurait précipité au bas de l'escalier. Et nous savions bien à quel point il haïssait Rabinowitz. Pendant des jours et des jours, l'hiver, nous nous rassemblions autour du réchaud à gaz, dans la cuisine, parce que Rabinowitz nous coupait le chauffage, et quand le gaz nous fit défaut, nous nous assîmes autour du fourneau à pétrole. Quand les vitres des fenêtres étaient brisées, Rabinowitz prenait son temps pour les réparer ; le vent faisait crépiter toute la nuit le carton que nous avions fixé à la fenêtre, et quand la neige arrivait, le poids de cette neige enfonçait le carton et le jetait à terre.

Ni Rabinowitz, ni les services municipaux ne se pressaient pour ramasser les ordures ou déblayer la neige ; chaque fois que l'appartement recevait une nouvelle couche de peinture, c'était nous qui achevions cette peinture, c'était nous qui peignions nous-mêmes l'appartement ; à nous d'attraper et de tuer les rats ; un gros morceau du plafond de la cuisine s'écroula, un hiver, manquant de peu notre mère.

Tous, nous vouions à Rabinowitz une haine cordiale : « ce gros Juif vulgaire », « ce menteur abject » — ces mots, dans la bouche de notre père, étaient terribles, ils regorgeaient autant de venin qu'une

mangue de jus — et nous aurions été heureux de voir l'homme fier qu'était notre père tuer cet être abominable. Nous aurions été heureux de l'y aider.

Mais notre père n'en faisait rien. Il se tenait droit devant Rabinowitz, il le regardait à peine, suant et vacillant devant le flot de salive et de paroles, l'air indiciblement las. Il s'excusait. Il demandait pardon. Il jurait de ne jamais recommencer (nous savions, nous, que cela recommencerait). Il suppliait qu'on lui donne du temps. Rabinowitz finissait par redescendre, nous montrant à tous, et aussi aux voisins, quel grand cœur il était, et notre père entra dans la cuisine pour se verser un verre de rhum.

Mais nous savions que notre père n'aurait jamais laissé aucun Noir lui parler comme le faisaient Rabinowitz, les agents de police, les commerçants, les prêteurs sur gages et les employés des services de secours populaires. Non, pas un seul instant ; il l'aurait jeté dehors, il aurait, à n'en point douter, montré à ce Noir qu'il n'était pas, lui, un descendant d'esclaves !

Il le leur avait montré si souvent, aux autres Noirs, qu'il n'avait presque pas d'amis parmi eux, et si nous avions suivi son impossible exemple, nous n'aurions pas eu d'amis non plus. Cela ne nous avançait pratiquement à rien d'être des descendants de rois, si ces rois étaient noirs et si personne n'en avait jamais entendu parler, et surtout, qui plus est, si la dignité royale ne pouvait remplir les estomacs vides ni empêcher Rabinowitz, comme il finit par le faire, de jeter nos derrières, en bloc, et toutes nos hardes, dans les rues de la ville. C'est alors, et je ne me souviens pas comment, que nous emménageâmes dans l'immeuble où Caleb fut arrêté.

Et c'est à cause de notre père, peut-être, que Caleb et moi nous nous sommes cramponnés l'un à l'autre, en dépit d'une grande différence d'âge, à

moins que, au contraire, ce ne fût justement cette différence d'âge qui rendît cette coalition possible. Je ne sais pas. Ce n'est pas là vraiment le genre de chose que personne puisse jamais savoir. Je crois qu'il est peut-être plus facile d'aimer le frère cadet, quand il est vraiment faible, parce qu'il ne peut pas entrer en rivalité avec vous sur votre propre terrain, ni sur aucun autre, et ne peut jamais contester votre rôle ni mettre en échec votre autorité. En ce qui me concerne, il ne me vint jamais l'idée, et ce pendant bien des années, de rivaliser avec Caleb. Je n'aurais jamais pu contester son rôle et son autorité ; j'avais trop besoin d'eux. Il était ma pierre de touche, mon modèle et mon seul guide.

Et pourtant il y a toujours, chez le frère cadet, une partie de l'être qui finit par se formaliser de cette suprématie. Un jour vient où il veut détruire son frère aîné, uniquement parce qu'il a dépendu de lui trop longtemps. Un jour vient où il s'aperçoit que la combinaison de l'impuissance et de la cruauté l'amène à se créer un rôle qui lui permet de voir combien l'autorité peut être un jeu de hasard délicat, difficile, mortel.

De toute manière, notre père qui rêvait avec amertume de la Barbade, trahi par Garvey qui n'avait pas réussi à nous faire retourner en Afrique, méprisé et raillé par ses voisins et pratiquement ignoré par ses fils, continuait son ignoble travail à l'usine ; exposait son évangile noir dans les bars, le samedi soir, et buvait son rhum. Je ne sais pas s'il aimait notre mère. Je le crois. Ils avaient eu cinq enfants ; seuls Caleb et moi — le premier et le dernier — avions survécu.

Nous étions d'un noir intense l'un et l'autre, comme notre père, mais deux des trois filles mortes avaient eu la peau claire, comme notre mère. Elle venait de La Nouvelle-Orléans. Ses cheveux n'étaient pas

comme les nôtres. Ils étaient noirs mais plus souples et plus fins, et très longs. La couleur de sa peau me rappelait celle des bananes. Elle en avait le brillant et contenait la même sorte de promesse ; et elle avait de minuscules taches de rousseur autour du nez et un petit grain de beauté noir juste au-dessus de la lèvre supérieure. C'était ce petit point, je ne sais pourquoi, qui la rendait belle. Sans lui, son visage aurait peut-être été simplement agréable, simplement joli. Mais cette verrue était amusante. Grâce à elle nous comprîmes que notre mère aimait les choses amusantes, qu'elle aimait rire. Cette verrue nous faisait regarder ses yeux — de grands yeux sombres, extraordinaires, des yeux qui paraissaient toujours amusés, des yeux qui regardaient droit devant eux, qui semblaient tout voir, qui semblaient n'avoir peur de rien.

C'était une femme ronde, potelée, aux chairs molles. Elle aimait les jolies toilettes et les pendentifs — elle n'en avait presque pas — et elle aimait faire la cuisine pour de nombreux convives ; et elle adorait notre père. Elle le connaissait, elle le connaissait à fond. Je ne cherche pas à jouer les timides ni à me montrer familier, mais à dire les choses comme elles sont et à rester tristement prosaïque, quand je dis que je ne saurai maintenant jamais ce qu'elle voyait en lui. Ce qu'elle voyait n'était certes pas visible pour la multitude ; ce qu'elle voyait permettait à mon père d'aller jusqu'au bout de sa semaine de travail et de son dimanche de repos ; ce qu'elle voyait en lui le sauva. Elle vit qu'il était un homme. Pour elle, il fut peut-être un grand homme.

Je pense, pourtant, que, pour notre mère, tout homme était grand s'il aspirait à devenir un homme : cela signifiait que notre père était un être rare et précieux. Je me demandais toujours comment elle pouvait accepter cette vie, comment elle supportait cet homme — ses fureurs, ses larmes, sa lâcheté. Le

dimanche soir, il était presque toujours méchant ; et la boisson le faisait pleurnicher.

Il rentrait de son travail au début de l'après-midi et donnait à notre mère un peu d'argent. Ce n'était jamais assez, naturellement, mais il en gardait toujours suffisamment pour aller s'enivrer ; elle ne protesta jamais, à ma connaissance du moins. Elle allait alors aux provisions. Je l'accompagnais, en général, car Caleb était toujours sorti et notre mère n'aimait guère me laisser seul à la maison. Elle avait peur qu'il y ait le feu durant son absence — les incendies étaient assez fréquents dans notre quartier, Dieu le sait.

C'est pour cette raison que, tandis que notre père s'attardait, sévère et sombre, dans un bar du voisinage, et que Caleb et ses amis se retrouvaient dans une cave, pour s'enivrer de vin bon marché, nous arpentions les rues de Harlem. Et, tout compte fait, c'était là, probablement, la meilleure solution. Les gens qui n'aimaient pas notre père, par ce fait même, ne pouvaient qu'aimer notre mère ; et ceux qui voyaient qu'en grandissant Caleb ressemblait par trop à son père pouvaient se dire que, après tout, je deviendrais peut-être comme ma mère. En outre, il n'est généralement pas facile de haïr un enfant. On court le risque de paraître ridicule, surtout si cet enfant est avec sa mère.

Et surtout si cette mère est Mrs Proudhammer. Mrs Proudhammer savait très bien ce que les gens pensaient de Mr Proudhammer. Elle savait aussi combien elle devait exactement dans chaque boutique où elle entrait, combien elle pouvait payer et ce qu'elle devait acheter. Elle franchissait le seuil avec un sourire tout prêt. Elle attaquait.

— B'soir, Mr Shapiro. Pourrais-je avoir un peu de ces haricots rouges ?

— B'soir. Vous savez que vous commencez à me devoir une bonne petite somme, vous autres.

— Je vais vous en payer une partie tout de suite. J'ai besoin de farine de maïs, de farine de froment et aussi d'un peu de riz.

— Vous savez que j'ai aussi mes factures à régler, Mrs Proudhammer.

— Mais je viens de vous dire que j'allais payer. Je ne sais pas pourquoi vous n'écoutez pas. Vous devez vous faire vieux. Je veux des cornflakes et il me faut aussi du lait.

Toutes les marchandises qu'elle pouvait atteindre, elle les avait déjà posées sur le comptoir. Tristement, Mr Shapiro me regardait et poussait un soupir.

— Quand croyez-vous pouvoir me payer vos dettes ? Je veux parler de la totalité.

— Mr Shapiro, vous me connaissez depuis des années. Vous savez que je vous paierai aussitôt que je le pourrai. Ce ne sera pas long. Je ne suis pas près de déménager.

Parfois, quand elle disait cela, elle avait dans son sac la lettre d'expulsion. Mr Shapiro scrutait mon visage, comme si mon visage allait révéler les secrets de ma mère. (Mais ce ne fut jamais le cas.) Parfois il regardait ma mère comme s'il se demandait comment une femme aussi belle, presque une Blanche, avait pu se fourvoyer dans une telle situation.

— Combien ça fait tout cela ? Donnez-moi aussi ce bout de gâteau au chocolat que vous avez là.

Le gâteau au chocolat était pour Caleb et pour moi.

— Bon, maintenant, retirez cela de ma note.

L'air impérieux, comme si elle avait fait la chose la plus naturelle du monde, elle mettait deux ou trois dollars sur le comptoir.

— Vous avez de la chance que j'aie le cœur tendre, Mrs Proudhammer.

— Les prix ne sont sûrement pas aussi élevés

en ville, vous croyez que je ne le sais pas ? Tenez. — Et elle lui payait ce qu'elle avait acheté. — Merci, Mr Shapiro. Vous êtes rudement gentil.

Et nous sortions de la boutique. Je me disais souvent que, pour l'aider, j'aurais dû m'emplir les poches de marchandises pendant qu'elle parlait avec le commerçant. Mais je ne le fis jamais, non seulement parce que la boutique était souvent bondée, ou parce que j'avais peur d'être surpris par le marchand, mais aussi parce que je craignais de l'humilier. Quand je commençai à voler, un peu plus tard, je volai dans des boutiques qui n'étaient pas dans notre quartier, là où nous n'étions pas connus.

Mais tous les commerçants n'étaient pas aussi faciles à manœuvrer que Mr Shapiro, l'homme triste. Le boucher, par exemple, était très différent ; il n'était pas triste du tout, lui, et il détestait tous les enfants, c'était manifeste ; pourtant, notre mère réussissait à en tirer ce qu'elle voulait, la plupart du temps, bien que cela nécessitât des efforts infiniment plus âpres et plus explicites.

Mais il y avait des jours où elle ne se sentait pas d'attaque et elle ne passait même pas devant sa boutique. Nous coupions l'avenue à la hauteur de la 133^e Rue, longions les grands blocs d'immeubles situés à l'ouest de la Huitième Avenue et descendions jusqu'à la grande boucherie de la 125^e Rue.

Du fait que cette boutique était beaucoup plus grande, elle pouvait, parfois, être un peu moins chère ; pourtant, nous ne faisons guère l'effort d'y aller, car la plupart des vendeurs y étaient fort déplaisants. Il y avait quelque chose d'intolérable dans le fait d'être volé et insulté en même temps, et pourtant, je le suppose, notre mère se résignait à y effectuer ses achats, impénétrable et silencieuse, se souvenant que tout n'était qu'une question de degré.

Quand nous avions à faire des achats « importants »,

nous allions sous le pont, à Park Avenue, Caleb, notre mère et moi ; et parfois, mais rarement, notre père venait avec nous. La raison la plus courante qui nous incitait à effectuer ces emplettes massives était la venue des parents de notre mère, ou de vieux amis de notre mère et de notre père. Nous n'allions certainement pas les laisser repartir affamés, même si cela exigeait — et c'était souvent le cas — que nous dépensions plus que nous n'avions. Caleb et moi étions enchantés quand nous apprenions qu'il y aurait de la visite, car cela signifiait qu'on allait festoyer dans notre maison.

Il y avait toujours des visiteurs, naturellement, le jour de Thanksgiving ou le jour de Noël ; ces gens apportaient leurs jambons, leurs poulets et leurs pâtés pour les ajouter aux nôtres, mais ils arrivaient aussi pour les anniversaires, ou les fêtes, ou sans aucune raison précise, simplement parce que l'idée leur en était venue.

En dépit de ce que j'ai suggéré à propos du tempérament de notre père, et aussi difficile qu'il ait pu se montrer parfois avec nous, il était beaucoup trop fier pour éprouver le moindre désir d'offenser l'un de ses invités. Au contraire, il voulait instinctivement qu'ils se sentent comme chez eux ; et, en outre, il était plein de nostalgie, la nostalgie de son passé, la nostalgie que lui inspiraient ces visages qui avaient été témoins de ce passé.

Pourtant, il prétendait parfois que notre mère ne savait pas faire ses achats, et il venait avec nous, sous le pont, pour le lui apprendre. Il était alors là, dépouillé de son apparence habituelle, en manches de chemise, ce qui lui donnait l'air d'un adolescent ; et comme notre mère ne manifestait nullement le désir de prendre des leçons de « shopping », il tournait son attention vers Caleb et vers moi.

— Regarde cette femme, disait-il en désignant une

cliente qui se faisait peser quelque marchandise, ne voit-elle donc pas que la main de ce Juif est sur le plateau de la balance ? Vous voyez ?

Nous acquiescions, que nous l'ayons vu ou non. Il disait, d'un ton morne :

— Il faut les surveiller sans cesse. Mais notre peuple n'apprendra jamais. Je ne sais pas ce qui ne va pas, dans notre peuple. Nous avons besoin d'un prophète qui nous remette l'esprit droit et nous sorte de cet enfer.

Il prenait un poisson, en ouvrait les ouïes et, le portant tout près de son nez :

— Vous le voyez, ce poisson, disait-il. Il a l'air frais, n'est-ce pas ? Eh bien, ce poisson-là, il est pas plus frais que moi, et moi, il y a longtemps que je suis sorti de l'eau. Ils l'ont traité, ce poisson. Amenez-vous par là.

Et nous nous éloignons, laissant tout pantois le poissonnier, un peu gênés mais dans l'ensemble plutôt satisfaits que notre père fût aussi intelligent.

Pendant ce temps, notre mère faisait le marché. Elle était très heureuse, ces jours-là, parce que notre père était heureux. Il était heureux, aussi bizarre que la manifestation de sa joie pût paraître, d'être de sortie avec sa femme et ses deux fils. Si nous avions été dans l'île sur laquelle il était né, au lieu de cette ignoble île de Manhattan, il nous aurait été moins difficile — il le sentait et moi je commençais enfin à le penser — de nous fier les uns aux autres et de nous aimer ; et je crois qu'il avait raison : sur cette autre île à jamais quittée, ses fils l'auraient considéré d'une autre manière, et il aurait vu ses fils d'un œil tout différent.

La vie aurait été dure là-bas — il le savait bien — et c'était pour cette raison qu'il l'avait quittée et qu'il se sentait trahi à ce point, dupé par lui-même ; là-bas, nous nous serions battus plus ou moins aveuglément,

et plus ou moins aveuglément nous y serions morts. Mais nous n'aurions pas été l'objet (du moins en avons-nous tous l'impression, une impression que rien ne pouvait détruire) de menaces aussi cruelles, provenant uniquement de nos relations intimes, et nous n'aurions pas eu peur de pénétrer dans les plus valables, les plus essentiels et les plus beaux des éléments de notre existence.

Nous aurions ri aux éclats et lancé des imprécations, nous nous serions chamaillés dans l'eau, au lieu de tituber sous le pont. Nous aurions su moins de choses sur les royaumes africains disparus, mais nous nous serions mieux connus les uns les autres. À moins — et ce n'est pas impossible — que nous en ayons su davantage dans les deux domaines à la fois.

Si c'était l'été, alors nous achetions une pastèque, que portait Caleb ou notre père, qui se disputaient ce privilège. Et il était merveilleux de les voir se quereller, l'un accusant l'autre d'être trop vieux, et l'ancien insistant sur le fait que si son fils portait sa pastèque de cette manière sur encore cinquante mètres, toutes les filles du quartier allaient le regretter à jamais.

— Par égard pour notre nom, mon vieux, disait-il. Pour que le nom de notre famille ne s'éteigne pas, laisse-moi porter ce melon, Caleb. Tu vas te péter ce que je pense.

— Grâce au petit Leo, le nom ne s'éteindra pas, disait quelquefois Caleb.

Parfois il laissait entendre que c'était lui qui portait le sang, même s'il n'était pas encore en position de perpétuer le nom. Parfois ce genre de discussion les incitait à faire la course jusqu'au pied de notre immeuble. Notre père gagnait généralement, du fait que Caleb était handicapé par le poids et le volume de la pastèque.

Tous deux se ressemblaient beaucoup, à cette époque, tous deux grands, noirs, rieurs. Caleb

paraissait toujours complètement désarmé quand il riait. Il riait avec tout son corps, touchant peut-être parfois votre épaule avec la sienne, ou mettant l'espace d'un instant sa tête sur votre poitrine, et puis il s'éloignait plié en deux vers le milieu de la pièce, ou le milieu du pâté de maisons.

Je n'oublierai jamais ce rire. D'ailleurs il était toujours heureux, à cette époque. Si notre père avait besoin de son fils, Caleb avait bien besoin de son père.

De tels jours, pourtant, étaient rares ; c'est l'une des raisons, sans doute, pour lesquelles je m'en souviens maintenant. Et le rire de notre père était comme le rire de Caleb, sauf que lui demeurait immobile et regardait à l'entour. Finalement, nous grimpons tous les marches menant à ce taudis qui, en de tels moments, était notre château. On entendait presque le pont-levis se dresser derrière nous lorsque notre père fermait la porte à clé.

Nous ne pouvions pas encore emplir la baignoire d'eau froide pour y mettre la pastèque, parce que nous étions un samedi et que, le soir venu, toute la famille allait prendre un bain. La pastèque était enveloppée dans une couverture et posée sur une marche de l'escalier de secours.

Ensuite, nous débarrassions nos achats, plutôt impressionnés par notre opulence, bien que, à ce moment-là, notre père fût toujours horrifié par l'argent que nous avions dépensé et la médiocre qualité de ce que nous avions acheté. J'étais toujours un peu triste à l'idée qu'il ne resterait rien de tout cela le lendemain, et que la plupart de ces victuailles, tout compte fait, étaient beaucoup plus destinées à d'autres qu'à nous-mêmes.

Pourquoi donc faisons-nous tout cela pour les autres et non point pour nous-mêmes ? Je me gardais bien de formuler cette question. Notre mère

calculait, sou par sou, ce dont elle aurait besoin toute la semaine — trajet en bus pour notre père, et pour Caleb qui fréquentait un collège situé hors de notre quartier, au centre de la ville ; l'argent pour l'assurance sur la vie, l'argent pour le lait distribué dans mon école, l'argent pour l'huile de foie de morue, l'argent pour l'électricité et le gaz, l'argent qu'il fallait mettre de côté, si possible, pour le loyer.

Elle ne savait qu'approximativement combien notre père avait laissé dans ses poches, et elle comptait sur lui pour me donner l'argent dont j'allais bientôt avoir besoin pour aller au cinéma. Caleb travaillait à mi-temps, après la classe, et il pouvait déjà se payer son cinéma. De toute manière, à moins qu'il ne fût d'excellente humeur ou qu'il n'eût besoin de moi pour une raison ou une autre, il n'était pas particulièrement désireux d'aller au cinéma en ma compagnie.

Ma mère n'insistait jamais pour que Caleb lui dise où il allait, et elle ne le questionnait jamais pour savoir ce qu'il faisait de l'argent qu'il gagnait. Elle avait peur de l'entendre mentir. Elle partait du principe qu'il était un garçon raisonnable, que son éducation l'incitait à avoir une conduite honorable, et que, maintenant plus que jamais, il avait besoin de mener une vie personnelle. Mais, cependant, elle était très ferme avec lui.

— Je ne veux pas te voir traîner un peu partout à trois heures du matin, Caleb. Je veux que tu rentres ici pour manger, tu sais bien que tu dois prendre ton bain.

— Mais parfaitement, madame. Pourquoi je peux pas le prendre le matin, mon bain ?

— Ne fais pas l'imbécile. Tu sais bien que tu n'es pas capable de te lever à temps pour prendre ton bain le matin.

— Personne n'a envie de te voir traîner toute

la matinée dans la salle de bains, mon vieux, disait notre père. Mais, de toute manière, t'as intérêt à rappliquer au logis, comme ta mère te l'a dit.

— D'ailleurs, dis-je, tu ne laves jamais ta baignoire.

Caleb me considéra avec une surprise feinte, laissant tomber simultanément son menton et ses paupières et détournant la tête pour regarder ailleurs.

— Je vois, dit-il, que tout le monde ici se ligue contre moi. D'accord, Leo. J'avais l'intention de t'emmener au ciné avec moi, mais, maintenant, j'ai changé d'avis.

Ces paroles produisaient toujours l'effet recherché. Nos parents étaient soulagés, non pas seulement, comme ils le supposaient, parce que j'allais maintenant servir de frein à l'égard de Caleb, ni parce que Caleb allait être pour moi une protection — ce qui atténuait le sentiment de culpabilité et la gêne qui apparaissaient en eux à l'idée que j'allais être seul dans les rues ; non, c'était surtout parce que, désormais, sans avoir à se poser le moindre problème, ils allaient être vraiment seuls pendant un petit moment, détendus et la tête haute à la lumière du jour. J'étais à la fois repentant et inondé de joie.

— Je regrette, dis-je vivement. Je retire tout.

— Tu retires quoi, au juste ?

— Ce que j'ai dit, à propos de la baignoire que tu ne laves pas.

— T'as pas besoin de le retirer, dit notre père avec entêtement, c'est vrai. Un homme véritable ne retire pas ses paroles quand elles sont vraies.

— C'est toi qui le dis, lança Caleb vivement, d'un ton désinvolte, avec un soupçon de sarcasme.

Mais, avant que personne ait pu réagir à ces paroles, il me prenait à bras-le-corps et, fronçant les sourcils, regardant bien en face mon visage qu'il tenait juste au-dessus du sien, il reprenait :

— Tu retires ce que tu as dit ?

— Leo ne va rien retirer, dit notre père.

Maintenant, j'étais dans une position difficile. Caleb m'observait, avec un petit sourire en coin.

— Tu retires ce que tu as dit ?

— Cesse de taquiner cet enfant et pose-le à terre, dit notre mère. L'ennui n'est pas que Caleb ne lave pas sa baignoire, c'est seulement qu'il ne la lave pas très bien.

— À ma connaissance, il ne l'a jamais lavée, à moins que je ne sois derrière son dos, dit notre père.

— Ouais, y en a pas un qui fasse grand-chose de propre dans la maison, dit notre mère d'un ton sans réplique. Et ça, c'est bien vrai.

Caleb éclata de rire et me posa à terre.

— Tu n'as pas retiré tes paroles, dit-il.

Je ne répondis pas.

— Je crois que je vais donc être obligé de m'en aller sans toi.

Je gardai encore le silence.

— Si tu continues encore une minute, tu vas faire pleurer ce gosse, dit ma mère. Si tu veux l'emmener, emmène-le. Ne le tourmente pas comme ça.

Caleb rit de nouveau.

— Je vais l'emmener. À voir ses yeux, qui sont déjà tout prêts à verser des larmes, il vaut mieux l'emmener quelque part. — Il marcha vers la porte.

— Mais il va falloir que tu te décides, ajouta-t-il à mon intention, à dire ce que tu penses vraiment.

— À quel cinéma voulais-tu l'emmener ? demanda notre père.

— J'sais pas, dit Caleb. On va voir ce qu'ils jouent au Lincoln.

— Je ne veux pas qu'il voie des choses qui lui donnent des idées saugrenues. Tu le sais.

— C'est pas en allant au cinéma qu'il va avoir des idées saugrenues.

— Tu ne connais pas les Juifs aussi bien que moi.
— Laisse-les s'en aller, dit notre mère, sinon ils pourront pas rentrer à temps pour le souper.

— C'est les Juifs qui font ces films pour bourrer le crâne à tout le monde. C'est pour ça que je ne veux pas qu'il aille les voir.

— Tu vas jamais les voir, toi, dit ma mère, parce que tu es trop paresseux et trop vieux. Et personne ne peut jamais t'arracher à ton rhum. Laisse ces gosses s'en aller.

— Tu verras, dit-il d'un ton sinistre. Tu vas voir un de ces jours de quoi je te parle. Et ça te fera pas du tout plaisir, ce que tu verras alors.

— Tais-toi, dit-elle. J'ai pas peur de ce que je vais voir. Et je sais à quoi m'en tenir sur ce que j'ai vu.

Je pris la main de Caleb. C'était le signal qui abaissait le pont-levis. Joyeusement, elle nous regarda partir. Lui nous considéra d'un œil noir. Pourtant, il y avait une certaine gaieté sur son visage, et aussi une sorte de fierté.

— À t't à l'heure, dit Caleb.

Et la porte se referma derrière nous.

Le couloir était sombre. Il y flottait des odeurs de cuisine, de couches que l'on faisait bouillir, d'hommes et de gamins qui pissaient dans les coins, le soir, de vin aigre et d'ordures en putréfaction. Les murs étaient couverts d'inscriptions, de messages que je pouvais à peine déchiffrer et que je ne savais comment utiliser.

Nous dévalâmes l'escalier, Caleb sautant deux marches à la fois et s'arrêtant à chaque palier, un court instant, pour se retourner vers moi. Je descendis derrière lui, aussi vite que je le pouvais.

Parfois Caleb était de mauvaise humeur, et alors tout ce que je faisais était mal. Mais, quand Caleb était de bonne humeur, je pouvais faire tout de travers, ça n'avait aucune espèce d'importance.

Quand j'atteignis le bas de l'escalier, Caleb était déjà sous le porche, il plaisantait avec quelques-uns de ses camarades qui flânaient près du trottoir et qui avaient toujours l'air d'être là, quelle que fût l'heure à laquelle nous passions. Je n'aimais pas les amis de Caleb parce qu'ils me faisaient peur. Je savais qu'une seule raison les empêchait d'essayer de faire de ma vie un enfer, comme ils faisaient un enfer de la vie d'un grand nombre d'autres gosses : c'était parce qu'ils avaient peur de Caleb.

Je franchissais la porte, passant entre mon frère et ses amis, pour atteindre le trottoir, devinant, lorsqu'ils me jetaient un rapide regard avant de continuer à plaisanter avec Caleb, ce qu'ils pensaient : j'étais le petit frère de Caleb, un gamin aux yeux ronds, une mauviette frêle et inutile. Ils plaignaient Caleb parce qu'il était obligé de me sortir. D'autre part, ils auraient bien voulu, eux aussi, aller au cinéma, mais ils n'avaient pas assez d'argent. C'est pourquoi, en silence, je pouvais les narguer malgré le mépris qu'ils me vouaient. Mais c'était là un jeu terriblement dangereux et aléatoire, car Caleb pouvait toujours, à tout instant, et sans prévenir, changer d'avis, me chasser et, pratiquement, prendre leur parti contre moi.

Ces samedis après-midi, je restai toujours sur le trottoir, tremblant de crainte, me cramponnant au bouclier de ma bravade tout en attendant que Caleb descende les marches pour s'éloigner de ses amis et me rejoindre. Je me préparais au pire, prévoyant le moment où il se tournerait vers moi pour me dire :

— O.K., le gosse. Va-t'en. Je te rejoindrai plus tard.

Cela signifiait qu'il me faudrait aller au cinéma tout seul, et attendre devant le guichet qu'une grande personne accepte de me faire entrer. Je ne pouvais pas remonter au logis, car alors j'aurais informé mon père et ma mère que Caleb était parti ailleurs, après

m'avoir promis de m'emmener au cinéma. Je ne pouvais pas non plus me contenter de rester dans le quartier à jouer avec d'autres gamins de l'immeuble. D'abord, parce que mon comportement, quand je sortais de la maison ces samedis-là, indiquait clairement que j'avais mieux à faire que de jouer avec eux ; ensuite, ils n'étaient pas tellement désireux de jouer avec moi ; et, finalement, rester devant la maison produirait exactement le même effet que remonter à l'appartement. Quelqu'un préviendrait certainement mon père et ma mère, ou encore ceux-ci pouvaient regarder simplement par la fenêtre, ou encore l'un ou l'autre pouvait descendre pour aller chercher quelque chose qui avait été oublié au moment des achats ; ou alors mon père risquait de passer par là en se rendant au bar. Bref, rester près de l'immeuble après le congédiement de Caleb, c'était me mettre à la merci de l'immeuble et mettre Caleb à la merci de nos parents.

C'est pourquoi je me préparais à répondre froidement : « O.K. À tout à l'heure », puis à me retourner avec indifférence pour m'éloigner sans faire d'histoires. C'était certainement là l'instant le plus émouvant. À partir du moment où je me détournais, j'étais embarqué, pris au piège, et il me fallait alors parcourir des kilomètres — du moins en avais-je l'impression — avant de disparaître à la vue de mon frère, avant que le bout de la rue fût atteint et que je pusse m'engager dans l'avenue. J'avais envie de courir pour en finir plus vite, mais je ne le fis jamais. Jamais je ne me retournai. Je m'obligeais à marcher très lentement, sans regarder ni à droite ni à gauche, essayant de ne jamais lever ni baisser le regard, m'efforçant de prendre un air à la fois distrait et désinvolte, me concentrant sur les fissures du trottoir, trébuchant contre elles, essayant de siffloter, sentant chaque muscle de mon corps, depuis mes orteils jusqu'à

mes fesses frémissantes, et jusqu'à mon cou brûlant. J'avais l'impression que tout l'immeuble me regardait et je me disais — étrange pensée — que je le méritais.

Et puis j'atteignais l'avenue et je m'y engageais, toujours sans me retourner, et j'étais au moins délivré de ces regards ; mais il me fallait affronter d'autres yeux, des yeux qui venaient vers moi. Ces yeux étaient les yeux d'enfants plus forts que moi, qui allaient me voler l'argent du cinéma. Ces yeux étaient les yeux des policiers blancs, qui me faisaient peur, que je haïssais d'une haine littéralement meurtrière ; ces yeux étaient les yeux de vieilles gens qui pensaient aussi que j'étais une mauviette et qui peut-être se demandaient ce que je faisais tout seul dans cette avenue. Et ces yeux étaient les yeux d'hommes et de femmes qui entraient dans des bars et qui en sortaient, qui étaient debout aux carrefours, qui, à n'en point douter, n'avaient pas d'yeux pour moi, mais qui occupaient le centre de mon attention et de mon effroi parce qu'ils me paraissaient à la fois si abjects et si libres.

Et puis j'arrivais au cinéma. Parfois quelqu'un me faisait entrer tout de suite, mais, d'autres fois, il me fallait attendre. Je regardais les affiches qui étaient à cette époque investies à mes yeux d'un pouvoir magique. J'étais très impressionné, pas toujours agréablement, par les couleurs. Les visages des acteurs étaient colorés en rouge, en vert, en bleu, en pourpre ; ils étaient très différents des visages réels. Et pourtant ils m'apparaissaient plus réels que la réalité. Ou plutôt ils me faisaient l'effet de visages très éloignés de moi, de visages que je ne serais jamais capable de déchiffrer, de visages que l'on pouvait voir mais jamais toucher ou modifier, de visages qui existaient uniquement derrière ces portes. Je ne sais pas ce que je pensais. Il se produisait, sans aucun

doute, une violente agression contre mon imagination, contre mon sens du réel.

Caleb savait dessiner, il me donnait des leçons et je me demandais s'il pourrait m'apprendre à reproduire des visages comme ceux-là. Je regardais les photos du film, je voyais des gens figés dans les attitudes commandées par le danger, l'amour, le chagrin et le deuil. Ils ne ressemblaient à aucune personne que j'eusse jamais vue, et ce fait même leur conférait une dignité irrévocablement supérieure.

Une partie de mon esprit, naturellement, savait bien que c'était là James Cagney, tenant son pistolet comme un objet précieux, et là Clark Gable, tout fossettes, dents et yeux, les yeux emplis du souvenir fumeux et méprisant de son invincible virilité ; là Joan Crawford, resplendissante d'étonnement, et là la fière, la frémissante Katharine Hepburn que rien ne pouvait jamais surprendre, et ici la pauvre Sylvia Sidney, qui subissait les dernières humiliations, et pleurait, après être tombée une fois de plus entre les griffes d'un gangster.

Mais les visages et les attitudes étaient pour moi la seule réalité, ils étaient plus réels que la vie que nous menions, plus réels que nos jours et nos nuits, et les noms étaient uniquement des noms de marques, comme Haricots Campbell ou Corn Flakes Kellogg. Nous allions voir James Cagney parce que nous avions pris l'habitude du goût qu'il avait, nous savions que nous l'apprécierions.

Mais il fallait bien que je détourne mon attention des visages et des photos des films, pour voir les visages qui venaient au guichet. Et ce n'était pas facile, parce que, finalement, je ne tenais pas tellement à ce que tout le quartier sache que je déambulais devant le cinéma, attendant comme un orphelin que quelqu'un me fasse entrer. Si jamais mon père avait vent de cette histoire, il nous tuerait tous les

deux, Caleb et moi. Finalement, je repérais un visage qui paraissait favorable et que je ne connaissais pas. Je courais à côté de l'homme, ou de la femme — mais c'était en général un homme, car les hommes étaient plus compréhensifs — et je murmurais : « Faites-moi entrer », en donnant ma pièce de monnaie. Parfois l'homme empochait l'argent, purement et simplement, et disparaissait dans le cinéma. Parfois il me rendait ma pièce et me faisait entrer tout de même. Parfois je finissais par m'en aller à l'aventure dans les rues — mais je ne pouvais pas errer dans un quartier inconnu, car je risquais de me faire rosser — jusqu'au moment où je jugeais le film terminé. Il était dangereux de rentrer trop tôt au logis ; et, naturellement, il était pratiquement fatal de rentrer trop tard. Si tout se passait bien, je réussissais à justifier l'absence de Caleb, en disant que je l'avais laissé avec d'autres garçons sous le porche. Dans ce cas, s'il arrivait trop tard au logis et ramassait une raclée pour cette raison, il ne pouvait pas être question de m'en faire endosser la responsabilité.

Mais si de telles pérégrinations n'étaient pas sans dangers, elles n'étaient pas non plus sans apporter leurs joies et leurs nouveautés. Je découvris le métro — je découvris, en fait, que je pouvais prendre le métro tout seul et, en outre, que je pouvais, en général, le prendre pour rien. Parfois, quand je me baisais pour passer sous le tourniquet, on me prenait en flagrant délit et je devais rebrousser chemin, et parfois de grosses dames noires se précipitaient sur moi et prétextaient de mon inconduite pour se lancer, d'une voix stridente, dans d'ineffables et interminables leçons de morale, sur les enfants dévergondés qui brisent le cœur de leurs parents ; mais là-dessus, pourtant, les dames se contredisaient souvent, quand elles proclamaient que les enfants dévergondés étaient issus de parents dévergondés, et quand elles

réclamaient pour ces derniers les châtiments les plus sévères que le ciel pût imaginer. Et il eût bien fallu que le ciel fasse des miracles pour surpasser leur imagination.

Parfois, faisant tout mon possible pour ne pas attirer leur attention, je m'efforçais d'avoir l'air d'être sous la garde d'un homme ou d'une femme respectable, entrant dans le métro sur les talons de cette personne et m'asseyant, dans la plus parfaite immobilité, à côté d'elle. Le mieux était d'essayer de s'asseoir entre deux personnes de ce type car alors chacune pensait automatiquement que j'étais avec l'autre. Et je demeurais assis, dans un anonymat précaire, examinant les gens, écoutant le vrombissement des rames de voitures, regardant passer les lampes et les câbles et les lumières des autres stations. J'avais l'impression que rien n'était plus rapide qu'un chemin de fer souterrain et j'adorais la vitesse parce que la vitesse était dangereuse.

Pendant un bon bout de temps, au cours de ces expéditions, je me contentais de rester assis, de regarder les gens. Beaucoup d'entre eux étaient en grande tenue, en cette soirée de samedi. Les cheveux des femmes avaient été raidis avant l'ondulation, et le rouge qui enduisait leurs grosses lèvres paraissait pourpre et irréel à côté de la peau brun foncé de leur visage. Elles portaient des capes ou des manteaux extravagants, aux couleurs merveilleuses, et de longues robes, et parfois elles avaient des bijoux dans les cheveux et des fleurs sur leurs robes. Elles étaient presque aussi belles que les stars de cinéma.

Et c'était ce qu'avaient l'air de penser les hommes qui les accompagnaient. Les cheveux des hommes étaient gominés et ondulés ou relevés à coups de brosse ; ou alors ils portaient des chapeaux aux arêtes tranchantes, le bord dangereusement rabattu sur l'un des yeux avec, peut-être, une fleur au revers

de leur costume multicolore et une épingle étincelant au centre de leur cravate resplendissante. Leurs mains étaient grandes et très propres, et des bagues ornaient leurs doigts massifs ; leurs ongles luisaient.

Ils riaient et devisaient avec leur compagne, mais sans bruit parce qu'il y avait des Blancs dans le wagon. Les Blancs, eux, étaient rarement endimanchés, et ils n'étaient jamais aussi étincelants que les Noirs. Ils portaient simplement des costumes, des chapeaux et des manteaux tout à fait ordinaires et ne parlaient jamais entre eux — ils se contentaient de lire leurs journaux ou de regarder les réclames. Mais ils me fascinaient plus que les gens de couleur parce que je ne savais rien d'eux et ne parvenais pas à imaginer quel genre de personnes c'étaient. Leurs visages étaient aussi étranges, à mes yeux, que les visages des affiches et des photos des films, mais beaucoup moins attirants parce que pleins d'une mystérieuse menace ; et aussi parce que, dans l'impitoyable lumière du métro, ils étaient révélés crûment, avec leurs vraies couleurs, qui n'étaient pas vertes, rouges, bleues ou mauves, mais d'un simple jaune rougeâtre, rosâtre, uniforme et déprimant. Je me demandais pourquoi on disait qu'ils étaient blancs. Les Noirs n'étaient pas noirs non plus, d'ailleurs — mon père se trompait.

C'est dans le métro que je fis connaissance avec les différents quartiers de New York, et c'est dans le métro que je ressentis pour la première fois ce que l'on pourrait appeler une « terreur civique ». Je remarquai très vite qu'après que le train eût dépassé un certain point, en allant vers le centre ou en en revenant, tous les gens de couleur disparaissaient. La première fois que j'observai ce phénomène, je fus pris de panique et je perdis la tête. Je me précipitai hors du wagon, terrifié à l'idée de ce que ces Blancs allaient me faire, alors qu'il n'y avait dans les

parages aucun Noir pour me protéger — ni même pour me gronder ou me battre ; au moins le contact de leurs mains m'était familier et je savais qu'en fin de compte ils n'avaient pas l'intention de me tuer —, et je montai dans un autre convoi pour la simple raison que j'y avais vu un Noir. Mais presque tous les autres voyageurs étaient des Blancs. Le train ne s'arrêtait à aucune des stations que j'eusse déjà vues. Ma frayeur grandissait, grandissait sans cesse, j'avais peur de descendre du train, et peur d'y rester, peur de dire la moindre parole à l'homme, et peur qu'il descende du train avant que j'aie pu lui dire quoi que ce soit. Il était ma planche de salut, et il était là, sous la forme inaccessible et effrayante que le salut prend si souvent.

À chaque arrêt, je le considérais avec désespoir. Pour ne rien arranger, je m'aperçus qu'il me fallait vider ma vessie ; une fois que j'eus fait cette constatation, mon envie devint un tourment ; l'horreur de mouiller mon pantalon devant tous ces gens accrut encore ma souffrance. Finalement, je tirai la manche de l'homme. Il abaissa son regard vers moi, avec un intérêt bourru et amusé — il avait regardé longuement la vitre noire, perdu dans ses pensées lointaines ; puis, ému sans doute par le désespoir trahi par mon visage, il se pencha davantage. Je lui demandai s'il y avait des toilettes dans le métro. Il rit :

— Non, dit-il, mais il y a des toilettes dans la station. — Il me regarda de nouveau. — Où vas-tu ?

Je lui dis que je rentrais chez moi. Mais la pression qui s'exerçait sur ma vessie me rendait la parole difficile. Le train semblait ne jamais devoir s'arrêter.

— Et où habites-tu ?

Je lui dis mon adresse. Cette fois, il ne rit pas.

— Sais-tu où tu es ?

Je fis non de la tête. À ce moment précis, le train entra dans la station et, plusieurs heures après, me

sembla-t-il, s'immobilisa dans un mouvement de roulis. Au bout d'un moment encore un peu plus long, les portes s'ouvrirent et l'homme me conduisit aux toilettes. J'y entrai en courant, et je me dépêchai, parce que je craignais qu'il ne disparût. Mais j'étais content qu'il ne fût pas entré avec moi.

Quand je ressortis, il m'attendait.

— Eh bien, dit-il, tu es à Brooklyn... tu as déjà entendu parler de Brooklyn ? Qu'est-ce que tu fabriques par ici, tout seul ?

— Je me suis perdu, dis-je.

— Je m'en doute bien que tu t'es perdu. Mais ce que je veux savoir, c'est comment il se fait que tu te sois perdu. Où est ta maman ? Où est ton papa ?

Je faillis lui dire que je n'en avais pas, parce que j'aimais son visage et sa voix, et j'espérais à moitié l'entendre me dire que lui n'avait pas de petit garçon et accepterait volontiers de tenter sa chance avec moi. Mais je lui dis que mon papa et ma maman étaient au logis.

— Et savent-ils où tu es ?

— Non, dis-je.

Il y eut un moment de silence.

— Bon, reprit-il, j'ai l'impression qu'ils vont te passer un drôle de savon quand tu vas rentrer. Il me prit la main.

— Viens avec moi.

Et il m'emmena le long du quai, puis nous descendîmes quelques marches, enfilâmes un étroit couloir et remontâmes sur le quai d'en face. Je fus très impressionné par cette manœuvre car, afin d'accomplir la même opération, j'avais toujours quitté la station de métro pour remonter dans la rue. Maintenant que mon envie pressante avait disparu (car je savais que je ne serais pas en retard pour rentrer au logis), je n'étais guère pressé de quitter mon sauveur ; mais je ne savais comment le lui dire, d'autant plus qu'il

paraissait partagé entre l'amusement et l'irritation. Je lui demandai s'il avait un petit garçon.

— Oui, dit-il, et si c'était toi, j'aime autant te dire que je te botterais les fesses à un point tel que tu ne pourrais plus t'asseoir pendant huit jours.

Je lui demandai quel âge avait son petit garçon, et comment il s'appelait, et si son petit garçon était à la maison.

— Il a intérêt à y être, à la maison ! — Il me regarda et se mit à rire. — Il s'appelle Jonathan. Il n'a que cinq ans. — Son regard me fixa de nouveau et se fit plus aigu. — Quel âge as-tu, toi ?

Je lui dis que j'avais dix ans et que j'allais en avoir onze.

— Tu m'as l'air d'un fameux numéro, dit-il alors.

J'essayai de prendre un air repentant, mais il ne me serait jamais venu à l'idée de contester son affirmation.

— Bon, regarde par ici, dit-il. Tu as là le quartier de Harlem, tu sais lire ? Tu n'es peut-être jamais allé à l'école. — Je lui dis que je savais lire. — Bon, pour rentrer chez toi, il va falloir que tu changes de ligne. — Il me dit à quelle station. — Tiens, je vais te le noter. — Il prit du papier dans ses poches, mais il ne trouva pas de crayon. Nous entendions le train qui arrivait. Il regarda autour de lui, d'un air contrarié et perplexe, consulta sa montre et me regarda. — Bon, ça ne fait rien, je vais parler au contrôleur.

Mais l'employé, qui était debout entre les deux voitures, avait un visage qui ne paraissait guère commode, et mon sauveur le regarda avec quelque hésitation.

— Il n'est peut-être pas méchant, mais mieux vaut ne pas courir le risque. — Il me poussa devant lui, dans le train. — Tu as drôlement de la chance que j'aie un petit garçon. Sinon, je te jure que je t'aurais laissé te débrouiller tout seul. Tu ne sais pas quel

genre de scène je vais avoir quand je vais rentrer au logis. Jamais de la vie ma femme ne croira cette histoire-là.

Je lui dis de me donner son nom et son adresse ; j'écrirais une lettre à sa femme ainsi qu'à son petit garçon. Ces paroles le firent rire plus fort que jamais.

— Tu dis ça uniquement parce que tu sais que je n'ai pas de crayon. Tu m'as l'air d'un drôle de petit malin.

Je lui dis que nous pourrions peut-être descendre du train. J'irais avec lui jusqu'à sa maison. Cette proposition lui fit reprendre son sérieux.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

Cette question me causa quelque gêne. Je le regardai longtemps avant de répondre.

— Il travaille dans une... — je ne pouvais pas prononcer le mot — enfin, il travaille.

Il hocha la tête.

— Je vois, dit-il. Il est chez toi en ce moment ?

Je n'en avais aucune idée. Je lui dis que je n'en savais rien.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle reste à la maison. Mais elle travaille aussi... parfois.

De nouveau, il hocha la tête.

— Tu as des frères et sœurs ?

— Non, dis-je.

— Je vois. Comment t'appelles-tu ?

— Leo.

— Leo comment ?

— Leo Proudhammer.

— Qu'est-ce que tu veux faire, quand tu seras grand, Leo ?

— Je veux être — jamais encore je n'avais dit cela — je veux être acteur de cinéma. Je veux être acteur.

— Tu es bien chétif, dit-il.

Mais j'avais maintenant capté toute son attention.

— Ça ne fait rien, dis-je. Caleb va m'apprendre à nager. C'est comme ça qu'on devient grand.

— Qui c'est, Caleb ?

J'ouvris la bouche et le regardai, les yeux écarquillés. Je commençai à parler, puis m'arrêtai. Il jeta un coup d'œil à la fenêtre mais ne bougea pas.

— Il nage, dis-je.

— Oh, dit-il après une très longue pause pendant laquelle les portes se fermèrent bruyamment et le train s'ébranla. — C'est un bon nageur ?

Je dis que Caleb était le meilleur nageur du monde.

— O.K., dit mon sauveur, O.K. — Il posa de nouveau sa main sur ma tête et me sourit. Je lui demandai comment il s'appelait.

— Charles, dit-il. Charles Williams. Mais tu ferais aussi bien de m'appeler oncle Charles ; méchant garnement, qui as gâché mon samedi soir.

Je lui dis (car je le savais) qu'il était encore tôt.

— Mais d'ici que je rentre chez moi, il ne sera plus aussi tôt.

Le train arrivait dans une station.

— C'est ici que nous changeons, dit-il.

Nous descendîmes du train, traversâmes le quai et attendîmes.

— Maintenant, dit-il, ce train s'arrête exactement là où tu vas. Dis-moi où tu vas.

Je le regardai d'un œil rond.

— Je veux, dit-il, que tu me dises bien exactement où tu vas. Je n'ai pas envie de perdre mon temps avec toi toute la nuit.

Je le lui dis.

— Tu es sûr que c'est bien ça ?

Je lui affirmai que j'en étais certain.

— J'ai une très bonne mémoire, dit-il. Donne-moi ton adresse. Il suffit que tu me le dises, je m'en souviendrai.

Je la lui donnai donc, le regardant bien en face, tandis que le train arrivait à grand bruit.

— Si tu ne rentres pas directement chez toi, dit-il, je vais aller voir ton papa, et quand nous t'aurons retrouvé, tu passeras un vilain quart d'heure. — Il me poussa dans le train et appuya avec son épaule contre la portière. — Au revoir, Leo, lança-t-il suffisamment fort pour que tout le wagon entende, ta maman t'attendra à la station où je t'ai dit de descendre. — Il me répéta le nom de la station, repoussa la porte furieusement avec son épaule, puis il dit doucement : — Assieds-toi, Leo. Et il resta à l'entrée du wagon, jusqu'au moment où je me fus assis. À bientôt, Leo, dit-il.

Puis il recula pour sortir. Les portières se fermèrent. Il me sourit et agita le bras, et le train s'ébranla. Je répondis à ses signes de bras. Puis il s'en alla, la station s'éloigna. J'étais sur le chemin du retour.

Je n'ai jamais revu cet homme, mais j'en ai fait le héros de nombreuses histoires que j'ai fabriquées dans ma tête. J'ai rêvé de lui, je lui ai même écrit une lettre, ainsi qu'à sa femme et à son petit garçon, mais je ne l'ai jamais postée. J'avais le pressentiment qu'il n'aimerait pas mon père et que mon père ne l'aimerait pas. Et comme Caleb n'aimait jamais personne qui me fût sympathique, je n'ai jamais parlé de lui à Caleb.

Je n'ai jamais rien dit à Caleb de mes expéditions solitaires. Pourquoi, je ne le sais pas. Je crois qu'il aurait peut-être aimé en entendre parler ; à moins qu'en disant cela je ne me fonde sur le sentiment de culpabilité qu'il éprouva plus tard et qui lui faisait déclarer qu'il aurait dû les connaître. Mais tout compte fait, au fond, je n'ai rien dit parce que ces expéditions n'appartenaient qu'à moi. Il semble à peine possible que j'aie pu rester aussi silencieux,

aussi solitaire, que je me sois aussi dangereusement suffi à moi-même que ces tristes faits ne l'indiquent. Car il est bien certain que j'ai pleuré, crié et tempêté. Certain également que j'ai parlé pour ne rien dire, comme le font tous les enfants.

Les quelques compagnons de jeu qui me furent donnés, je finissais par les dominer, en dépit de ma faible taille, de ma bizarrerie, de mon insupportable ambiguïté ; sans jamais vraiment bien savoir comment cela avait pu se produire ; j'étais capable de les dominer, c'était tout, et j'y étais par conséquent condamné. Je sais qu'en grandissant mon caractère est devenu tyrannique. Je n'avais pas le choix. C'était une question de vie ou de mort. Quel que fût celui qui cédait, il ne fallait jamais que ce fût moi, et il me semble que j'ai bien clairement établi ce principe, dès mon entrée en ce bas monde. S'enfuir, c'était tourner le dos... à des lions. En m'enfuyant, je m'exposais à toutes les conséquences d'une fuite qui me précipiterait à la ruine ; et de toute manière, où aurais-je pu aller ? Certainement pas auprès de mon père ni de ma mère. Certainement pas auprès de Caleb.

Non, il me fallait faire front. Et pour faire front, il fallait que je sois fou. Les gens qui s'imaginent, comme ils disent, avoir bien la tête sur les épaules n'éprouvent jamais le désir d'avoir affaire aux fous. Ils s'en tiennent à l'écart, à moins qu'ils ne cherchent à les flatter. Je compris cela presque tout de suite. Et j'utilisai ce que j'avais appris. Je savais que ce qui était un amusement pour d'autres était pour moi une question de vie ou de mort. Par conséquent, il me fallait considérer que, pour eux aussi, c'était une question de vie ou de mort.

Il y a bien peu d'hommes qui soient prêts à aller aussi loin, du moins quand ils n'ont pas la sanction de l'uniforme. Mais cette inflexibilité solitaire et cette

James Baldwin

L'homme qui meurt

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean Autret

États-Unis, années 1960. Au sommet de sa carrière, l'acteur noir américain Leo Proudhammer est terrassé par une crise cardiaque. Alors qu'il oscille entre la vie et la mort, il se remémore les choix qui l'ont rendu célèbre mais aussi terriblement vulnérable. De son enfance dans les rues de Harlem à son entrée dans le monde du théâtre, l'existence de Leo est déchirée par le désir et la perte, la honte et la rage : un frère qui disparaît, une liaison avec une femme blanche... Toujours affleure l'angoisse d'être noir dans une société au bord de la guerre raciale.

Dans ce roman tendre et passionné, James Baldwin a créé l'un de ses personnages les plus bouleversants : un homme qui a du mal à devenir lui-même. Écrit en 1968, *L'homme qui meurt* est devenu une œuvre majeure de la littérature américaine.



L'homme qui meurt
James Baldwin

Cette édition électronique du livre
L'homme qui meurt de James Baldwin
a été réalisée le 24 octobre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072832826 - Numéro d'édition : 345057).
Code Sodis : U22633 - ISBN : 9782072832857.
Numéro d'édition : 345060.